

Cours de

TEXTES FRANÇAIS

du XVIII^e siècle

Réunis par
Dr Hassan Youssef

Faculté des Lettres de Quéna
Département de Français
2022 - 2023

Faculté des Lettres de Quéna

Département de Français

Troisième année

Spécialité : *Littérature*

Paru en 2023

Méthode de l'explication de texte

1. Dégager l'idée principale du texte et son argumentation

La première question que l'on pose sur le texte consiste à vérifier si le sens a bien été compris et si le plan détaillé vérifie cette compréhension globale.

Il faut repérer la thèse de l'auteur et chercher quelle idée elle illustre (une opposition, un rapprochement entre deux notions, etc.) Cette première approche permet de saisir le sens du texte du début à la fin. Il faut ensuite analyser les articulations logiques. Pour cela, repérer les paragraphes - s'il y en a -, mais surtout les liens

(cause, opposition, conséquence) établis par les mots de liaison. La structure du raisonnement doit être rédigée avec rigueur et précision.

2. Expliquer un passage du texte

La deuxième question consiste en l'explication d'un ou plusieurs passages du texte, qui peuvent être un mot, une expression ou une phrase entière. L'explication doit permettre de dégager le sens de l'argumentation de l'auteur. Il faut tout d'abord repérer le passage dans le texte, il peut s'agir d'une question préparant l'argumentation, d'une formule illustrant la thèse, d'un exemple... Il faut expliquer l'expression ou la phrase mot à mot en étant attentif au vocabulaire. On peut s'aider de mots

contraires, de l'étymologie si on la connaît ou d'un sens général et commun. Il faut ensuite replacer ce vocabulaire dans le contexte lui-même. L'explication doit être rédigée, que ce soit à partir de ses propres connaissances, pour éclairer le sens des mots, ou d'un passage éclairant le sens que lui donne l'auteur précisément dans son argumentation.

3. Analyser le sujet de réflexion

Il s'agit d'un sujet de dissertation : bien que n'exigeant pas un développement semblable aux sujets un et deux (faute de temps), il mérite la même rigueur de problématisation et de construction.

Il faut analyser les termes de cette question. La seule différence de traitement pour ce sujet est qu'il faut tenir compte du texte et du travail effectué lors des réponses aux questions précédentes.

4. Rédiger un essai de dissertation sur le sujet de réflexion

Il faut construire un plan en deux ou trois parties de la même manière que pour la dissertation des sujets 1 et 2. Le plan doit être rédigé au brouillon de manière rigoureuse. En fonction de la question posée, la thèse de l'auteur peut être un point de départ de la discussion (une grande partie) ou un moment du développement. Il faut rédiger

l'introduction, qui permet de poser le problème, et la conclusion, qui apporte une réponse claire à la question posée après avoir effectué le bilan de la réflexion. Enfin, on se lance dans la rédaction en soignant les articulations logiques, l'orthographe et le vocabulaire.

Le commentaire composé d'un extrait de roman :

Un exemple détaillé :

Les liaisons dangereuses, Choderlos de Laclos, exemple épistolaire

Repère la structure interne du texte

Pense à toujours réaliser plusieurs lectures. Une première lecture basique, puis une deuxième, plus analytique dans laquelle tu pourras noter dans la marge ou sur ton texte les éléments et informations que tu repères et qui ont leur importance. N'hésite pas à revenir précisément sur les passages du texte qui te semblent nécessaire à ce texte.

Repère la place de l'extrait dans l'œuvre. En effet, selon sa place dans l'ouvrage, l'extrait choisi aura différentes fonctions que tu devras analyser.

Tu dois aussi repérer et mettre en évidence la structure du texte, et ainsi la manière dont il évolue et avance. Attention : pour ne pas donner l'impression de découper artificiellement le texte, il faudra que tu montres les évolutions d'une partie à l'autre pour justifier ton découpage dans l'introduction. Par exemple : le passage d'un argument à un autre, d'un outil à un autre, etc.

La problématique, un point central

Afin de trouver la problématique du texte qui t'est proposé, et donc de ton commentaire composé, il

est important de saisir la spécificité du texte, ce qui le rend intéressant et exceptionnel. Pose-toi ces questions : le texte est-il particulièrement représentatif d'un genre ou d'un mouvement? Se distingue-t-il au contraire des autres dans un genre? Quels outils littéraires sont utilisés et dans quel but ?

L'important est de trouver un ou plusieurs axes (ne pas s'éparpiller non plus, un ou deux suffisent) qui concernent le texte dans sa totalité (elle ne doit donc pas être trop réduite ou ne concerner qu'une partie de l'extrait).

Développe ton analyse progressivement

Dans le développement du commentaire composé, tu dois veiller à toujours partir d'observations basiques pour aboutir à quelque chose de plus subtil, pointu et réfléchi. Le premier niveau d'analyse est important pour permettre à celui qui lira ton travail de saisir la nature du texte, ce qu'il contient, etc. et pour montrer que vous l'avez bien compris.

Construire ton analyse de manière composée (on parle bien effet d'un commentaire composé), signifie retenir les grandes idées du texte et construire ton plan à partir de deux ou trois grands axes.

Attention : ne donne pas l'impression d'un catalogue ! Pour cela, tu peux avoir recours à des mots de liaison (par exemple : tout d'abord, ensuite, enfin, toutefois, cependant, en revanche, de plus, de même, etc.) et alterner entre des observations concernant une phrase en particulier et un paragraphe/texte.

Derniers petits conseils

Fais bien attention au rythme du texte, à la place du narrateur et de l'auteur dans le texte, et n'oublie pas de citer le texte pour prouver ce que tu declares.

Passons maintenant à un exemple d'analyse !

Pierre Choderlos de Laclos

Les Liaisons dangereuses

1869 (volume 2, p. 235-236).

Lettre CLIII.

LE VICOMTE DE VALMONT A LA MARQUISE DE
MERTEUIL.

Je réponds sur-le-champ à votre lettre, & je tâcherai d'être clair ; ce qui n'est pas facile avec vous, quand une fois vous avez pris le parti de ne pas entendre.

De longs discours n'étaient pas nécessaires pour établir que chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre, nous avons un

égal intérêt à nous ménager mutuellement : aussi, n'est-ce pas de cela dont il s'agit. Mais entre le parti violent de se perdre, & celui, sans doute meilleur, de rester unis comme nous l'avons été, de le devenir davantage encore en reprenant notre première liaison ; entre ces deux partis, dis-je, il y en a mille autres à prendre. Il n'était donc pas ridicule de vous dire, & il ne l'est pas de vous répéter que, de ce jour même je serai votre amant, ou votre ennemi.

Je sens à merveille que ce choix vous gêne ; qu'il vous conviendrait mieux de tergiverser ; & je n'ignore pas que vous n'avez jamais aimé à être placée ainsi entre le oui & le non : mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit sans risquer d'être joué ; & vous

avez dû prévoir que je ne le souffrirais pas. C'est maintenant à vous à décider : je peux vous laisser le choix, mais non pas rester dans l'incertitude.

Je vous préviens seulement que vous ne m'abuserez pas par vos raisonnements, bons ou mauvais ; que vous ne me séduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous cherchiez à parer vos refus, & qu'enfin, le moment de la franchise est arrivé. Je ne demande pas mieux que de vous donner l'exemple ; & je vous déclare avec plaisir que je préfère la paix & l'union : mais s'il faut rompre l'une ou l'autre, je crois en avoir le droit & les moyens.

J'ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part, sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre : vous voyez que la

réponse que je vous demande, n'exige ni longues ni belles phrases. Deux mots suffisent.

Paris, ce 4 décembre 17...

Commentaire composé :

Comme nous venons de le rappeler, première étape : une bonne lecture de l'ensemble de l'extrait ! Accroche-toi : cette première lecture est toujours la plus difficile, particulièrement lorsqu'il ne s'agit pas de romans modernes ou contemporains. Si certains mots ou certaines expressions t'échappent un peu dans cet exemple, pas de panique : tu vas utiliser le contexte pour les comprendre.

L'extrait choisi pour ce commentaire n'est autre que la lettre CLIII (53) du roman épistolaire *Les liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos, paru en 1782. Il s'agit d'un bon exemple de texte épistolaire. Le Vicomte de Valmont s'adresse alors à la Marquise de Merteuil.

Introduction

Dans l'introduction de ton commentaire composé, assure-toi de bien mettre en évidence les premières observations générales sur le texte selon l'ordre suivant : le titre et la date de publication de l'œuvre dont est extrait le texte, sa nature ; le thème, le type de narrateur, le registre, les outils majeurs de l'argumentation ; la structure du texte,

le plan et la problématique. Pour faire un bon commentaire composé, il est important de respecter cet ordre !

Dans notre exemple, il s'agit d'un texte épistolaire extrait des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (1782). Le thème est une relation amoureuse. L'amour et la haine y cohabitent. Le narrateur, comme c'est toujours le cas, est personnage. Le registre est argumentatif et vindicatif. Un amant s'adresse à son amante et la défie. Cette défiance structure le texte car il y a une gradation dans la tension du Vicomte. Nous étudierons tout d'abord les caractéristiques de la forme épistolaire, puis les sentiments du Vicomte et les outils de son argumentation.

Dans quelle mesure cet extrait épistolaire présente l'évolution belliqueuse d'une relation amoureuse ?

I. La forme épistolaire : la lettre

I.1. L'apostrophe à son amante

La structure narrative de ce texte, typique de la lettre, est l'apostrophe du rédacteur de la lettre à une autre personne. Ici, le Vicomte de Valmont s'adresse à la Marquise de Merteuil. Il s'adresse à elle avec le pronom "vous", mais nous comprenons très vite qu'ils sont amants ("rester unis comme nous l'avons été" l 7). L'usage du "vous" est caractéristique des lettres d'amour adressées à un amant, d'autant plus au XVIIIe siècle.

I.2. Les tournures classiques du style épistolaire

Ce texte se distingue par l’alliance du discours et des tournures très écrites, très nobles. C’est un aspect que l’on retrouve souvent dans les correspondances internes à la Cour et à la noblesse. Concentrons-nous d’abord sur le discours : “Je réponds sur-le-champ à votre Lettre, et je tâcherai d’être clair” (l 1), “Il n’était donc pas ridicule de vous dire, et il ne l’est pas de vous répéter que, de ce jour même, je serai ou votre Amant ou votre ennemi.” (l 8-9), “Je sens à merveille que ce choix vous gêne” (l 10), “Je vous préviens seulement que vous ne m’abuserez pas” (l 15), “J’ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre (...) Deux mots

suffisent.” (l 21-23) et “Hé bien ! la guerre.” (l 26).

Le registre est celui de la discussion amoureuse, de la dispute argumentative. Un dialogue entre les deux personnages s’instaure à travers ces tournures. Mais le dialogue n’est pas uniquement oral ici. Le style est très écrit, les tournures complexes : “je tâcherai d’être clair ; ce qui n’est pas facile avec vous, quand une fois vous avez pris le parti de ne pas entendre.” (l 1-2), “je n’ignore pas que vous n’avez jamais aimé à être placée ainsi (...) : mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit sans risquer d’être joué ; et vous avez dû prévoir que je ne le souffrirais pas.” (l 11-13). Les tournures comme “quand une fois vous avez pris le parti de

ne pas entendre.” et le vocabulaire plutôt recherché (“je ne puis”, “joué”, “je ne le souffrirais pas”) montrent un style délicat et recherché typique de la lettre. Le style est donc bien épistolaire.

I.3. La structure de la lettre

La structure du texte est aussi un bon indice du genre épistolaire.

Le Vicomte commence par annoncer le contexte de sa lettre (“Je répons sur-le-champ à votre Lettre”), il fait ensuite un état de fait quant à leur relation en se référant à une discussion (ou à une lettre) antérieure (“De longs discours n’étaient pas nécessaires pour établir que (...) nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement” 1 3-5 et

“Il n’était donc pas ridicule de vous dire, et il ne l’est pas de vous répéter que, de ce jour même, je serai ou votre Amant ou votre ennemi.” l 8-9), puis il justifie sa lettre (“vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit sans risquer d’être joué” l 12).

Il énonce ensuite l’objet précis de sa lettre (“Je vous préviens seulement que vous ne m’abuserez pas par vos raisonnements” l 15 et ” je préfère la paix et l’union : mais s’il faut rompre l’une ou l’autre, je crois en avoir le droit et les moyens.” l 19-20), et la termine avec des mots concis qui la résumant (“ le moindre obstacle mis de votre part sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre (...) Deux mots suffisent.” l 21-23). C’est la structure classique de la lettre.

Ici, nous avons mis en avant la structure du texte en nous appuyant sur des citations précises !

II. La relation du Vicomte et de la marquise

II.1. L'amour

Étant donné la relation qui semble les unir (ils sont amants), l'amour est le premier sentiment qui les unit. On sait qu'ils ont été très proches ("rester unis comme nous l'avons été, de le devenir davantage encore en reprenant notre première liaison" l 7) et que le vicomte est attaché à la marquise ("perdre l'autre" l 4, "je ne le souffrirais pas" l 13, "je vous déclare avec plaisir que je préfère la paix et l'union" l 19). Cette lettre est d'ailleurs pour lui une ultime tentative de

clarification de leur relation et des sentiments de son amante (“je peux vous laisser le choix mais non pas rester dans l’incertitude” l 14).

II.2. La haine

Il est bien connu qu’un amour déçu peut vite tourner à la haine. C’est l’évolution qui a lieu dans cette lettre. La proposition suivante condense ceci : “je serai ou votre Amant ou votre ennemi.” (l 9). On sent une évolution dans la position du vicomte qui refuse à présent de céder aux tentatives de séduction de la marquise (“vous ne m’abuserez pas par vos raisonnements, bons ou mauvais ; que vous ne me séduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous chercheriez à parer vos refus” l 15-16). Il est prêt à rompre leur relation si son

amante ne se décide pas à affirmer leur amour (“ je préfère la paix et l’union : mais s’il faut rompre l’une ou l’autre, je crois en avoir le droit et les moyens.” l 19).

La rupture se concrétise dans le dernier paragraphe de cette lettre ainsi que dans la réponse de la marquise (“le moindre obstacle mis de votre part sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre” l 21, “Eh bien: La guerre” l 26). La haine semble donc lier les deux amants après cet échange de lettres.

II.3. La défiance et l’affrontement

Contrairement à une lettre d’amour classique, celle-ci oppose les amants dans une relation d’affrontement et de défiance. Le vicomte affronte

son amante et la menace (“vous ne m’abuserez pas” l 15, “je serai ou votre Amant ou votre ennemi.” l 9). Ses phrases prennent la forme d’un ultimatum. Et la structure diptyque des phrases oppose les amants au lieu de les réunir (“Je sens à merveille que ce choix vous gêne (...) mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit sans risquer d’être joué” l 12). Cette lettre acte donc la séparation des amants.

III. Les outils de son argumentation

III.1. La progression logique de la lettre

Comme nous l’avons vu dans l’étude de la structure du texte, la progression de l’argumentation du Vicomte est plutôt logique. Il

tente de convaincre la marquise grâce à une argumentation raisonnée et structurée. Par exemple, il insiste sur leur intérêt commun à rester ensemble (“chacun de nous ayant en main tout ce qu’il faut pour perdre l’autre, nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement” l 4). Il justifie son besoin de clarification est très clair dans ces propos. L’argumentation raisonnée et bien structurée fait de ce texte un exemple d’argumentation.

III.2. Les menaces, le jeu sur l’émotion

Pour convaincre la marquise, le Vicomte a aussi recours aux menaces et au jeu sur les émotions. Il insiste d’ailleurs sur leur possible rupture avec des termes forts (“perdre l’autre” l 4). La force et la

dureté de ses mots vont avec un ton menaçant (“je tâcherai d’être clair” l 1, “de ce jour même, je serai ou votre Amant ou votre ennemi.” l 9, “le moment de la franchise est arrivé” l 17, “le moindre obstacle mis de votre part sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre” l 21). Le Vicomte essaye ainsi de faire peur à la marquise, de rendre dramatique la décision qu’elle prendra et de donner plus de force à ses mots. Il joue sur les possibles émotions de son amante pour la convaincre.

(La rencontre)

texte extrait de Manon Lescaut

de l'Abbé Prévost

Introduction

L'abbé Prévost est né en 1697 et mort en 1763. Le roman de *Manon Lescaut* a été écrit en 1731. Le chevalier des Grieux rencontre l'homme de qualité et lui raconte son histoire avec Manon. A 17 ans, le chevalier a rencontré Manon, une jeune fille dont il tombe éperdument amoureux. Mais cet amour va être mouvementé et malheureux étant donné le caractère de la fille. Elle est assez immorale et donc, à cause d'elle le chevalier a toute sorte de malheur. Il va être conduit à voler

et à tuer en duel un de ces adversaires. Ils sont amenés à fuir en Amérique tous les deux et là, Manon meurt. Juste avant la rencontre, Grioux vient de terminer ses études et il est sur le point de rentrer dans l'ordre de Malte, un ordre religieux et militaire. *Manon Lescaut* considéré comme roman libertin met cependant en garde contre le libertinage.

Le texte qui suit présente une rencontre amoureuse présentée sous le signe du hasard et de la fatalité, comme un coup de foudre. Il est une scène de rencontre paradoxale qui mêle le bonheur du coup de foudre, le ravissement amoureux et le malheur qui va lui succéder. Le héros est comme ensorcelé par la beauté de Manon Lescaut. Il se montre prêt à s'abandonner aux tumultes de la

passion. Le texte présente le triomphe de celle-ci. D'autre part, la passion amoureuse est présentée à la fois comme une ivresse et un danger.

Cette scène est l'objet d'un récit rétrospectif : avec le recul du temps, le narrateur se montre capable de porter un jugement critique sur sa vulnérabilité d'alors. Pour cette raison, le récit nous fait l'analyse psychologique, lucide et ironique de cette rencontre amoureuse.

-Lecture du texte:

"J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! J'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de

celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers.

Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître

embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance."

-Commentaire:

I- Récit de la rencontre

C'est un récit à la première personne donc c'est un récit subjectif : on a le point de vue du chevalier sur la scène.

1- Indices temporels (le passé)

a) Il s'est passé du temps entre la rencontre et le récit qui en est fait et donc le chevalier a du recul sur ce qu'il lui est arrivé avec l'expérience qu'il a acquise depuis:

*«Hélas, que ne le marquais-je un jour plus tôt»
«son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a
causé, dans la suite tous ces malheurs et les miens»*

«je me suis étonné 1000 fois en y réfléchissant»

Le recul va donner une certaine gravité au récit. C'est une scène déterminante et que, au lieu d'être un moment de bonheur, cette rencontre est un instant fatal. C'est le début de la catastrophe.

b) Le passé nous donne une impression de rapidité de l'action : les sentiments sont soudains, foudroyants et les changements sont très rapides : les personnages sont instantanément transformés.

2- Transformation de Des Grieux

Il est dans une attitude d'attente, de disponibilité : il doit partir le lendemain et donc se promène oisivement:

« nous n'avions pas d'autres motifs que la curiosité »

Brusquement, ce jeune homme candide va se comporter comme jamais il l'avait fait auparavant. A partir de la ligne 13, on va remarquer une progression rapide:

« enflammé »

- il s'avance *« je m'avançais »* puis il parle:

« je lui demandai »

Ensuite, il lui fait comprendre son amour :
 1.22 : *« je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments »* puis il combat la décision des parents:

«je combattis la cruelle intention de ces parents»

Enfin, il lui promet de lui sacrifier sa vie pour elle:

«j'emploierais ma vie pour la délivrer»

Le chevalier servant se dévoue pour sa dame. C'est lui qui prend les initiatives, qui la séduit, qui s'engage.

3- Aveuglement du chevalier

On a un paradoxe.

«l'amour me rendait déjà si éclairé». Le couvent est une menace pour son amour. Il ne s'étonne pas de l'aisance de Manon:

*«elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée»:
«elle n'affecte ni rigueur ni dédain»*

Une jeune fille bien élevée aurait dû lui tourner le dos ; elle lui répond. Elle va même se confier à lui. Des Grieux adresse la parole à une personne sans la connaître. Elle a l'air très à son aise. Ce coup de foudre change ce chevalier. Son caractère naïf va lui faire facilement perdre la tête.

4°) Les circonstances de la rencontre

a) Par hasard

Rien n'a été préparé, rien n'a été prémédité. Il aurait pu se trouver ailleurs et ne s'attendait pas à cette rencontre. Cet état de disponibilité va le livrer sans défense à Manon.

b) Circonstances banales, précises

La rencontre se fait dans la rue ; on nous précise les lieux de cette rencontre:

« l'hôtellerie d'Amiens »

« le coche d'Arras »

Brusquement, il va y avoir transformation. La banalité va devenir une situation exceptionnelle et presque irréelle parce que plusieurs personnes descendent du coche ; lui est avec quelqu'un. Lors de la rencontre, les autres personnes disparaissent : atmosphère romanesque.

c) Descriptions sommaires et subjectives

On a peu de description de Manon:

« elle est fort jeune »

«elle me parut si charmante»

On a le point de vue du chevalier.

On ne sait rien sur son physique.

Comme elle a l'air jeune, Des Grieux veut la protéger. Elle a l'air surtout fragile, et donc cela va frapper des Grieux.

On suit l'évolution de sa passion. L'objectif est de nous montrer l'effet de la passion sur les personnages.

II- Les deux personnages

1- Le chevalier

a) Jeunesse, naïveté, timidité

Il a 17ans, elle en a 15. Jusqu'ici, il a fait des études sérieuses. Il est sans expérience avec les filles et est réservé:

«moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes»

«sagesse»

b) Sans défense

«retenue»

«excessivement timide»

«toute mon innocence»

Il est totalement désarmé face à la jeune fille.

2- Caractère de Manon

Seuls quelques mots décrivent le portrait de Manon : «Charmante» ; «Fille»; «Moins âgée»; «Plus expérimentée».

a) Difficile à cerner

Toute la scène est racontée par le chevalier. Or le chevalier ne reste pas lucide.

Elle joue la comédie de la jeune fille soumise à ses parents et obéissante. On a du mal à déterminer ce qui est vrai de ce qui est joué.

On a les réflexions ultérieures que Des Grieux fait sur elle.

On a deux visions superposées:

- Celle de la rencontre
- Celle du récit de la rencontre

Au moment où De Grieux raconte, il ne pense plus de Manon ce qu'il pensait d'elle avant.

b- Personnage double

- La victime

Elle veut se faire passer pour une innocente fragile, ayant des parents impitoyables. Elle veut lui faire de la pitié car ce sont ces parents qui l'envoient au couvent. Elle insiste sur sa résignation. Elle apparaît tout de même obéissante.

«c'était apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter».

Elle montre la volonté d'être protégé.

- La réalité du caractère de Manon

Il nous montre que malgré son jeune âge, elle a de l'expérience amoureuse se manifestant à travers l'aisance qu'elle fait à travers ce passage. Elle sait le parti qu'elle va tirer de lui. Elle veut se servir de lui. C'est elle qui mène la situation alors

que lui croyait prendre l'initiative : il subit la volonté de la jeune fille.

Elle obtient, à la fin, quelqu'un qui peut lui éviter le couvent.

«*son penchant au plaisir*» : c'est une petite vertu.
 «*la douceur de ces regards, un air charmant de tristesse*»
 Cela nous montre la façon dont elle s'exprime, qu'elle joue la comédie, qu'elle le charme et que toutes ces paroles sont calculées.

Lui est prêt à tout sentant qu'il y a des obstacles. Ce texte est rédigé de telle sorte que le lecteur comprenne que cette jeune fille est très rusé et menteuse. Elle cherche à l'utiliser.

-Conclusion

Dans ce texte, plusieurs perspectives s'entrecroisent ce qui donnent aux circonstances et aux personnages une vision démultipliée. On nous livre les mouvements du temps, du héros. Nous avons à la fois ce qui est dit, suggéré, contredit ou relativisé. Cela donne au récit de la vie, la complexité du réel et aux personnages, une densité étonnante. Le ton lui-même est à la fois légèrement ironique et tout d'un coup sérieux et grave. Ce coup de foudre qui soulève un jeune homme naïf et qui pourrait être très positif, très bénéfique nous suggère en fait le caractère inéluctable et néfaste de la passion.

Les Confessions

de Jean-Jacques Rousseau

-Présentation *des Confessions*:

Les Confessions sont un roman autobiographique : raconter sa vie.

L'auteur, Jean-Jacques Rousseau, est à la fois le narrateur et le personnage principal.

-Définition:

-Un roman autobiographique est un récit rétrospectif donné pour vrai et dans lequel une personne réelle essaye d'expliquer sa propre vie. Dans les "*Confessions*", Rousseau s'engage à dire

la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ou presque toute la vérité". A un moment donné de l'œuvre, l'auteur fait un contrat.

Le titre des "Confessions" est issu d'un courant religieux: christianisme. Saint-Augustin a écrit vers l'an 400 une œuvre qui s'intitulait également "*Les Confessions*".

Le terme autobiographique n'apparaît qu'au XIXème en Grande-Bretagne. Des écrivains connus en ont réalisées: Châteaubriand "*Mémoires d'outre-tombe*", Stendhal (*Journal intime*), Gide "*Journal*", puis des vedettes (le général De Gaulle "*Mémoires de guerre*").

Biographie:

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), écrivain et philosophe genevois de langue française, auteur des *Confessions*, qui fut l'une des principales figures du siècle des Lumières.

Le titre de Rousseau "*Les Confessions*" nous indique déjà un axe : aveu. Il va dire ses fautes, des choses honteuses.

L'épigraphe, au début de l'œuvre, souligne l'idée de l'évocation au cours de l'œuvre de faits très intimes, c'est le Pacte autobiographique.

La préface ou préambule est programmeur de l'œuvre. Cette œuvre permet de mieux se connaître et de régler des comptes que l'on n'a pas

fait. De plus Rousseau parlait d'une classe sociale oubliée. Il permet de faire des témoignages de cette classe méprisée et laissée au dépourvu.

Il s'est fait connaître par la musique (invention d'une nouvelle notation, précepteur musical), il était également un philosophe vers 1750, il a écrit deux discours. Il dit que le progrès n'est pas toujours une évocation du bonheur. Il va s'interroger sur ce qu'il faut faire pour être heureux. Il écrira ensuite trois œuvres majeures : "*Du contrat social*" (essai politique), "*Emile ou de l'Education*" (essai pédagogique : comment éduquer un enfant pour qu'il devienne citoyen), "*Julie ou la nouvelle Héloïse*" (roman).

Le dernier volet de sa vie est la consécration à une œuvre d'un tout autre genre : l'autobiographie.

- *Les Confessions* (1712-1765): Il écrit pour se justifier. Après ceci tout le monde n'étant pas convaincu, il écrit "*Les Dialogues*" (sous-titre : Rousseau juge Jean-Jacques). Il réalise enfin "*Les Rêveries*": il a désormais renoncé à se justifier et écrit pour lui-même, soit pour un lecteur idéal, moderne par exemple.

-Le projet autobiographique :

Le projet d'écriture des *Confessions* est venu d'une crise où il croit qu'il va mourir (1761). Il écrit alors de nombreuses lettres puis finalement, il

décide d'écrire le préambule de Neuchâtel et enfin les *Confessions*.

De 1765 à 1770, il les débute en Angleterre. Les manuscrits de Neuchâtel sont écrits au cours de ses voyages. Il commence alors à les lire dans les salons mais leurs publications n'auront lieu que 20 ans après l'écriture et 4 ans après son décès.

L'avertissement, le prologue a été publié à partir de 1850. Il se détache de l'œuvre. Il y a également un troisième texte de présentation : le préambule de Neuchâtel (écrit en 1764, publié en 1850). Dans ces deux textes, il présente son projet des *Confessions*. Il y annonce une œuvre sincère et authentique dans le Préambule (incipit).

-Conclusion :

Il y a une ambiguïté avec Rousseau. Il se dit authentique alors que cela le dérange. Il lance au cours de ce préambule un énorme défi aux autres. Il s'inscrit dans un schéma religieux dans lequel il se remet en question. Il avoue son indignité sans pour autant que le lecteur y croit. Ceci afin de corriger le regard porté sur lui. Il veut donner une image meilleure et plus conforme à la réalité de Lui.

Lettres persanes

Montesquieu

Les Lettres persanes, œuvre épistolaire de Montesquieu publiée en 1721, racontent le voyage à Paris de deux Persans, Usbek et Rica. Leur séjour, qui dure huit années, est pour eux l'occasion d'observer la société et le mode de vie des Français, leurs coutumes, leurs traditions religieuses ou politiques, et d'en faire le rapport à leurs interlocuteurs restés en Perse.

I- L'aspect critique

A- Domaines d'action de la critique

- **La vie sociale**

La critique de la vie sociale est directement exprimée par Rica qui dira, s'étant rendu à la comédie française: "tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-midi et va jouer une espèce de scène". En fait, Montesquieu pense que la société française se donne en spectacle à elle-même et on peut supposer qu'il dénonce le ridicule de la vie mondaine.

L'orgueil et la vanité sont également critiqués à travers les réflexions de Rica notamment en lettre 50: "Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure".

- **La politique**

La principale source de critique politique est bien sûr le roi, c'est dire Louis XIV. Usbek trace un portrait de lui peu flatteur: à la fois avare et dépensier, lucide et aveugle mais surtout absolu, distribuant des récompenses ou blâmant de façon aléatoire. De plus Usbek refuse le despotisme et critique la monarchie de droit divin qui met en place un roi tel "un soleil qui porte partout la chaleur et la vie" en mettant Dieu au centre des affaires politiques.

Montesquieu dénonce aussi l'esclavage. C'est dans la lettre 118 par Usbek que cette critique se fait la plus acerbe: "Quant aux côtes de Guinée, elles doivent être sérieusement dégarnies depuis

deux cents ans que les petits rois [...] vendent leurs sujets aux princes de l'Europe" en ajoutant: "Il n'y a rien de si extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes pour tirer du fond de la terre l'or et l'argent".

- **La religion**

Montesquieu condamne l'intolérance religieuse dont il regrette les conséquences violentes. Aussi, il le fera comprendre, par l'intermédiaire d'Usbek dès la lettre 85: "Ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit les guerres, c'est l'esprit d'intolérance de celle qui se croyait la dominante".

B- Les moyens de la satire

En connaissance de la censure qui s'exerçait à l'époque, Montesquieu était en droit de prendre quelques précautions lui permettant de critiquer ouvertement le 18ème siècle.

- **L'anonymat**

D'une part, Montesquieu a préféré publier son roman à Amsterdam sans nom d'auteur. D'autre part, on remarque la suppression des noms et leur remplacement par des périphrases du type: "le chef des chrétiens" pour désigner le pape ou encore "le prince" pour désigner Louis XIV.

- **Un regard étranger et une mise à distance**

Le fait que deux persans voyageant en France portent un jugement sur la société française participe de la fausse naïveté du roman avec le pittoresque de l'Orient.

Voltaire reprendra le même procédé vingt ans plus tard avec *Zadig* ou *Candide*.

- **Le duo Usbek-Rica**

Chaque épistolier possède son ton, sa personnalité permettant alors au lecteur de choisir quel regard il préfère, les deux personnages se partageant la critique.

II- L'éloge des valeurs morales

- **La liberté**

Dans les *Lettres persanes*, l'éloge de la liberté est incarné par un seul personnage, Roxanne, une des femmes d'Usbek qui en révolte contre le despotisme de son maître et contre le statut de "femme-objet" préférera se donner la mort.

- **La raison**

La raison est une composante essentielle de la philosophie de Montesquieu. Dans la lettre 97, Montesquieu explique que grâce à elle: "les hommes ont débrouillé le chaos et ont expliqué par une mécanique simple l'ordre de l'architecture divine". De plus, toujours dans la même lettre, "la

raison a permis la découverte de cinq ou six vérités".

- **La recherche du bonheur**

La question est posée dans la lettre 10: "Hier on mit en question si les hommes étaient heureux par les plaisirs et les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu".

C'est la fable des Troglodytes qui continue sur le sujet. Le Troglodytes se réjouissent du travail productif, de l'amitié et de la famille, ils vivent en harmonie avec la nature et les dieux: "ils travaillaient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun; ils n'avaient de différends que ceux qu'une douce et tendre amitié faisaient naître [...] ils menaient une vie heureuse et tranquille".

III- Un idéal politique

- L'idéal parlementaire anglais.

Au cours du roman, Montesquieu passe en revue différents types de pouvoirs.

La monarchie est selon Usbek "un état violent qui dégénère toujours en despotisme". (cf. lettre 131)

Montesquieu parlementaire prône une séparation des pouvoirs et le type de régime qui s'en rapproche le plus semble être la monarchie parlementaire des Anglais d'autant plus que Montesquieu avait passé plus d'un an et demi en Angleterre à comparer les lois, les institutions à celles de France.

- Conclusion

Pour conclure, il faut souligner qu'à la parution de l'ouvrage, Montesquieu sera accueilli dans tous les salons et clubs parisiens où l'on prépare l'esprit de la révolution, et ce malgré sa précaution de faire paraître anonymement son œuvre. En 1728, il sera élu à l'Académie Française.

Les Lettres persanes

Lettre 24

Dans cet extrait Uzbek et Rica découvrent la France, ils sont très étonnés. Cet étonnement est un moyen pour Montesquieu de souligner des aspects critiquables de la société : le mode de vie des parisiens, le pouvoir royal et celui du pape qui sont jugés excessifs.

Lecture du texte

"Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les

autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à

vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape."

-Structure du texte

Ligne 1 à 16 : Agitation des parisiens

Ligne 16 à 30 : Pouvoir royal

Ligne 31 à 34 : Description du pouvoir papal

Commentaire littéraire

I. L'expression de l'étonnement

1. l'étonnement : le sentiment dominant chez les Persans

- Vis-à-vis de ce qu'ils voient à Paris : "tu ne le croirais peut-être pas" Ligne 8 , "Je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner" Ligne 18, "Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner" Ligne 31.

2. Ce qui étonne les Persans

a- La hauteur des maisons : "si haute que" Ligne 4 et la périphrase "6 ou 7 maisons mises les unes sur les autres" Ligne 5.

b- La rapidité de déplacement des français soulignée par la comparaison entre les machines françaises et les voitures lentes d'Asie Ligne 10. La comparaison est mise en relief par le rythme des phrases : "ils arrivent, ils volent" qui désigne les français s'oppose à "les voitures lentes d'Asie..." qui reproduit la lenteur asiatique.

c- La brutalité des Parisiens : l'hyperbole : "Je suis plus brisé que si j'avais fait 10 lieues" Ligne 16, "un homme qui vient" ligne 15. Le rythme de la phrase avec une succession de verbes symbolise cette brutalité.

d- Le roi et son pouvoir : "ce roi est un grande magicien" Ligne 25 "prodige" Ligne 23 champ lexical de la magie, du miracle : "la force et la

puissance qu'il a sur les esprits "Ligne 30, " il n'a qu'à" Ligne 27, "il va même jusqu'à leur faire croire" Ligne 29.

e- Le pape et son pouvoir : "encore plus fort" Ligne 31, "pas moins maître de son esprit" Ligne 32, "magicien" Lignes 31 et 32 montre que le pape est encore plus puissant que le Roi.

II. Les buts de Montesquieu dans l'utilisation des Persans

a- Introduire un regard neuf et extérieur sur le mode de vie des européens : faire ressortir les aspects ridicules de leur vie.

b- Relativiser la position de l'Occident qui se considérait alors comme la référence unique. De plus la référence pour les persans est la Perse et non l'occident

c- Moyen de critiquer la société française en se cachant : moyen d'échapper à la censure.

III. La critique de la société française

1. La critique des français

a- Une vie trop agitée : champ lexical : "mouvement continu" Ligne 1 "ils courent, ils volent" Ligne 10, "un bel embarras" Ligne 7.

b- La brutalité, le manque de courtoisie "qu'on m'éclabousse des pieds jusqu'à la tête" Ligne 13

"les coups de coude". Lignes 14 et 16 : grandes phrases avec succession de verbes d'actions et de propositions : rapidité. "je suis plus brisé que si j'avais fait 10 lieues" Ligne 16 : hyperbole.

c- La crédulité des français : vis-à-vis du roi, ils sont soumis : "la vanité de ses sujets" Lignes 20 et 21 cf. achat des charges qui confèrent la noblesse. "titres d'honneurs à vendre", "prodige de l'orgueil humain" Ligne 23, "ils le croient" Ligne 27 "ils en sont aussitôt convaincus" Ligne 29.

2. La critique du Roi

a- Le roi est décrit comme un manipulateur. Montesquieu critique le pouvoir royal de

l'époque : l'absolutisme. " il exerce son emprise sur l'esprit même de ses sujets " Ligne 25, " Il les fait penser comme il veut " Ligne 26, " il n'a qu'à leur persuader " Ligne 27, " il n'a qu'à leur mettre dans la tête. " Ligne 28 " il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant " (allusion au sacre) Ligne 30.

b- Son goût pour la guerre Ligne 22-24 " on lui a vu entreprendre ou soutenir... ", " S'il a une guerre " Lignes 27-28.

3. La critique du Pape

a- Montesquieu dénonce une hiérarchie dans la manipulation : le pape manipule le roi qui

manipule les sujets : "il y a un autre magicien, plus fort que lui [le roi], qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres" Lignes 31 et 32. C'est le pouvoir de la religion sur les esprits à cette époque qui est critiqué

b- Les rites religieux sont visés. C'est pour Montesquieu l'occasion de manifester son déisme (il croit en dieu mais pas en la religion).

Conclusion

Cette lettre 24 est représentative de toutes les lettres persanes car on y retrouve les 3 éléments de la démarche de Montesquieu :

- a- L'étonnement qui fait percevoir les choses autrement,
- b- La fiction orientale qui fait croire au lecteur qu'il s'agit d'une véritable correspondance entre les Persans pour protéger Montesquieu de la censure et introduire un regard extérieur sur la réalité européenne.
- c- La critique de la société européenne au 18ème siècle sur le mode de vie des Français, la politique, le pouvoir royal et la religion.

On peut rapprocher ce texte de "Prière à Dieu" de Voltaire et de "Autorité politique" de l'Encyclopédie.

L'île des esclaves

Marivaux

L'île des esclaves est une comédie de Marivaux, en un seul acte et 11 scènes. La première représentation a lieu en 1725. Le mélange des genres se trouve sur tous les plans : les personnages grecs, le naufrage, tendent vers une tragédie, mais l'œuvre est bien une comédie : confusion des sentiments, échanges des rôles entre maîtres et valets, aspect comique du personnage d'Arlequin. La fin de la pièce n'est en fait que le retour au début de l'histoire, ce qui est le propre de la comédie.

Résumé:

Iphicrate et son valet Arlequin font naufrage. Ils débarquent dans l'île des esclaves, une île fondée il y a une centaine d'années par des esclaves révoltés. Dans cette île, les maîtres deviennent des valets et les valets des maîtres. Ainsi, Iphicrate et son laquais Arlequin, Euphrosine et sa soubrette Cléanthis échangent leur condition, leurs vêtements ainsi que leurs noms.

Chacun se voit contraint, dès son arrivée, d'observer la loi de l'île, dont Trivelin, ancien esclave et gouverneur de l'île, est le garant. Entre autres humiliations que les anciens maîtres ont à subir, pour leur bien d'ailleurs, ils doivent s'entendre dire leurs vérités par leurs serviteurs.

Trivelin demande à la servante Cléanthis de tracer le portrait de sa maîtresse Euphrosine et il promet d'abrégéer cette épreuve si Euphrosine reconnaît la vérité de ce portrait. Cléanthis et Arlequin prennent beaucoup de recul par rapport à leur nouveau statut et miment une scène de séduction mondaine. Arlequin entreprend la conquête d'Euphrosine, mais il est ému par la souffrance que lui cause son nouveau statut.

Enfin, Arlequin pardonne à son maître et reprend son habit de valet ; Cléanthis imite son exemple. Pleins de gratitude et de remords, Iphicrate et Euphrosine les embrassent avec émotion. C'est cette réconciliation que souhaitait Trivelin, qui tire la morale de la comédie en disant aux serviteurs : « Nous aurions puni vos

vengeances comme nous avons puni leurs duretés » et aux maîtres : « Vous avez été leurs maîtres, et vous avez mal agi ; ils sont devenus les vôtres et ils vous pardonnent ; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les dieux font sur nous. »

- Les principaux personnages :

- "Iphicrate", un général athénien. En grec, son prénom signifie celui qui gouverne par la force.
- "Arlequin", esclave d'Iphicrate. Il change momentanément de statut pour devenir le maître d'Iphicrate. Peu rancunier, il pardonne ses excès à son maître. Pour lui, rien ne porte à conséquences. Son ton est familier.

- "Euphrosine", dame athénienne. Coquette et de mauvaise foi, elle refuse de reconnaître ses défauts.
- "Cléanthis", esclave d'Euphrosine et maîtresse d'Arlequin. Rancunière, elle profite de son renversement de statut pour assouvir sa vengeance et refuse d'abord de rendre son statut de maître.
- "Trivelin", gouverneur de l'île. Il s'agit d'un ancien esclave, qui a supprimé les maîtres à son arrivée sur l'île par désir de vengeance. Dans la pièce il est compatissant envers les maîtres durant la passation de pouvoirs.

L'Ile des esclaves - Marivaux

Scène X

Scène X : Cléanthis, Euphrosine, Iphicrate, Arlequin.

CLEANTHIS, en entrant avec Euphrosine qui pleure. Laissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (Et plus près d'Arlequin.) Qu'est-ce que cela signifie, seigneur Iphicrate ? Pourquoi avez-vous repris votre habit ?

ARLEQUIN, tendrement : C'est qu'il est trop petit pour mon cher ami, et que le sien est trop grand pour moi. Il embrasse les genoux de son maître. CLEANTHIS : Expliquez-moi donc ce que je vois ; il semble que vous lui demandiez pardon ?

ARLEQUIN : C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS : Mais enfin notre projet ?

ARLEQUIN : Mais enfin, je veux être un homme de bien ; n'est-ce pas là un beau projet ? je me repens de mes

sottises, lui des siennes ; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi ; et vive l'honneur après ! cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE : Ah ! ma chère Cléanthis, quel exemple pour vous !

IPHICRATE : Dites plutôt : quel exemple pour nous ! Madame, vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS : Ah ! vraiment, nous y voilà avec vos beaux exemples. Voilà de nos gens qui nous méprisent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, et qui nous regardent comme des vers de terre ; et puis, qui sont trop heureux dans l'occasion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fi ! que cela est vilain, de n'avoir eu pour mérite que de l'or, de l'argent et des dignités ! C'était bien la peine de faire tant les glorieux ! Où en seriez-vous aujourd'hui, si nous n'avions point d'autre mérite que cela pour vous ? Voyons, ne seriez-vous pas bien attrapés ? Il

s'agit de vous pardonner, et pour avoir cette bonté-là, que faut-il être, s'il vous plaît ? Riche ? non ; noble ? non ; grand seigneur ? point du tout. Vous étiez tout cela ; en valiez-vous mieux ? Et que faut-il donc ? Ah ! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu et de la raison ; voilà ce qu'il nous faut, voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs les honnêtes gens du monde ? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez et qui vous passent. Et à qui les demandez-vous ? A de pauvres gens que vous avez toujours offensés, maltraités, accablés, tout riches que vous êtes, et qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grâce ! Allez ! vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN : Allons, m'amie, soyons bonnes gens sans le reprocher, faisons du bien sans dire d'injures. Ils sont contrits d'avoir été méchants, cela fait qu'ils nous valent bien ; car quand on se repent, on est bon ; et quand on est

bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine ; elle vous pardonne ; voici qu'elle pleure ; la rancune s'en va, et votre affaire est faite.

CLEANTHIS : Il est vrai que je pleure : ce n'est pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE, tristement : Ma chère Cléanthis, j'ai abusé de l'autorité que j'avais sur toi, je l'avoue.

CLEANTHIS : Hélas ! comment en aviez-vous le courage ? Mais voilà qui est fait, je veux bien oublier tout ; faites comme vous voudrez. Si vous m'avez fait souffrir, tant pis pour vous ; je ne veux pas avoir à me reprocher la même chose, je vous rends la liberté ; et s'il y avait un vaisseau, je partirais tout à l'heure avec vous : voilà tout le mal que je vous veux ; si vous m'en faites encore, ce ne sera pas ma faute.

ARLEQUIN, pleurant : Ah ! la brave fille ! ah ! le charitable naturel !

IPHICRATE : *Êtes-vous contente, Madame ?*
EUPHROSINE, avec attendrissement : *Viens que je t'embrasse, ma chère Cléanthis.*

ARLEQUIN, à Cléanthis : *Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.*

EUPHROSINE : *La reconnaissance me laisse à peine la force de te répondre. Ne parle plus de ton esclavage, et ne songe plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les dieux m'ont donnés, si nous retournons à Athènes.*
 (Marivaux - *L'île des esclaves*)

I- Situation de la scène dans l'œuvre :

La scène X de *L'île des esclaves* de Marivaux est la deuxième scène du dénouement et c'est le véritable dénouement de la pièce. Cette scène constitue le deuxième aveu d'Euphrosine (le premier étant dans la scène IV avec Trivelin). Euphrosine, comme Iphicrate, avoue à son tour avec plus de sincérité les abus qu'elle a fait endurer à Cléanthis grâce à sa supériorité sociale. La scène X est la suite logique de la scène IX où Arlequin et Iphicrate se réconcilient moralement et reprennent leur statut initial : « Pourquoi avez-vous repris votre habit ».

Cléanthis est étonnée de constater cette réconciliation générale : « Mais enfin notre

projet ? ». Elle se lance alors, dans un réquisitoire constitué par sa longue tirade (« Ah ! vraiment, nous y voilà... »), et elle pardonne également les actes d'Euphrosine.

II- Comment est distribuée la parole ?

La scène compte 18 répliques : 6 sont attribués à Cléanthis, 4 à Euphrosine, 6 à Arlequin et enfin 2 à Iphicrate. La parole des valets domine. C'est Arlequin qui mène la scène, il persuade Cléanthis de pardonner à sa maîtresse et tire une leçon de morale : Se repentir est être bon, comme l'explique la troisième réplique d'Arlequin « je me repens, ...repentez-vous, ...se repentira aussi ; et vive l'honneur après ».

Iphicrate corrige la première réplique d'Euphrosine (« Dites plutôt ») et lui propose de suivre l'exemple d'Arlequin.

Le projecteur est braqué sur les femmes. La réconciliation générale n'aura lieu qu'après celle d'Euphrosine et Iphicrate.

II- Tirade de Cléanthis :

Cette tirade est la plus longue de la scène (très construite), Cléanthis dominant la langue (style soutenu) porte ici le message de Marivaux sur les « honnêtes gens du monde » dont la bonté (le « bon cœur ») s'oppose à l'hypocrisie des privilégiés et l'orgueil des aristocrates avec un ton colérique (exclamations, langage commun), accusateur.

Marivaux dénonce l'abus des maîtres en un réquisitoire contre la société bourgeoise et ses mœurs. Ce réquisitoire est destiné à une classe sociale déterminée « les honnêtes gens du monde » qui vise le public.

Cette longue tirade laisse douter les spectateurs sur le choix que va prendre Cléanthis (Va-t-elle pardonner à sa maîtresse ?). On ressent une certaine ambiance de suspens.

Une opposition se distingue entre les maîtres et les valets « de pauvres gens (domestiques) que vous avez toujours offensés ... tout riches que vous êtes ».

Pour conclure, on peut dire que cette tirade ressemble à une sentence telle que la donnerait un juge lors d'un procès : Cléanthis dresse ici un

véritable réquisitoire contre les injustices sociales en montrant sa supériorité dans la maîtrise de la langue. Il est adressé aux maîtres mais aussi au public noble auquel elle s'adresse directement : « entendez-vous, ...les honnêtes gens du monde ». Cléanthis leur reproche d'exercer un pouvoir arbitraire, fondé sur les privilèges (or, argent) au lieu de la bonté et de la vertu : annonce de la révolution. Or Marivaux fait pleurer Cléanthis. Sa révolte va échouer ; la pièce n'est pas vraiment révolutionnaire, la vérité est dans le sentiment.

IV- Etude de la fin de la scène :

La scène s'achève finalement sur un pardon réciproque, plein de sentiments. Cléanthis accepte finalement de retrouver son statut initial. Elle s'y

résigne sous l'influence de ses trois interlocuteurs (surtout Arlequin).

Sous la pression de cette épreuve, l'inégalité sociale entre Euphrosine et Cléanthis ne se rétablit pas tout à fait (Euphrosine propose quand même à Cléanthis de lui rendre sa liberté) "voir réplique finale d'Euphrosine".

Ici on distingue le caractère misogyne de Marivaux : les femmes accèdent plus lentement la raison, le pardon semble plus difficile à admettre pour celle-ci.

Marivaux, *La Vie de Marianne*,

(A l'Eglise, Extrait)

Introduction

Le texte que nous allons étudier est extrait de *La vie de Marianne* de Marivaux. Ce roman narre les mésaventures, à Paris, d'une jeune fille pauvre. L'héroïne, Marianne, cherche à s'élever dans la société par sa vertu et sa beauté.

Dans le passage qui suit, Marianne se retrouve à l'église. Elle observe l'assistance et analyse l'effet qu'elle y produit. C'est alors qu'elle remarque un jeune homme digne d'intérêt.

Le souvenir d'une première rencontre devient pour la narratrice l'occasion d'une étude

minutieuse des effets et des transformations qu'elle occasionne dans l'esprit encore peu averti d'une jeune fille. Plaisir de l'amour et charme de l'analyse psychologique se mêlent donc dans ce passage.

-Lecture du passage

"Parmi les jeunes gens dont j'attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J'aimais à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvais; j'étais coquette pour les autres, et je ne l'étais pas pour lui; j'oubliais à lui plaire, et ne songeais qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la première fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres : il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi. Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi. Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'embarrassaient, que j'hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours; que je ne voulais pas qu'il me vît y répondre, et que je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu.

*Enfin on sortit de l'église, et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas; que je regrettais la place que je quittais; et que je m'en allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c'était. Je dis qu'il ne le savait pas; c'est peut-être trop dire, car, en m'en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi; mais je ne croyais pas me retourner sur lui." (Marivaux, *La vie de Marianne* "1731-1741")*

Commentaire

I/ Les signes de l'amour

1/ La reconnaissance mutuelle

□ La naissance de l'amour se manifeste d'abord par un choix de l'héroïne.

□ Au milieu d'une foule de jeunes gens, l'un d'eux se détache ; la narratrice ne donne aucune précision le concernant.

□ Elle nous livre seulement sa réaction et l'inexplicable sensation qu'elle éprouve : « sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres ».

□ Il s'agit d'une attirance spontanée, irréfléchie, et d'ailleurs partagée : « Ce jeune

homme... m'examinait d'une manière toute différente... ».

□ Le propre de cette reconnaissance mutuelle est d'être irréfléchie, et confuse, sans raison apparente.

2/ Amour et séduction

□ Ce sentiment spontané est aux antipodes de la séduction : « j'oubliais à lui plaire et ne songeais qu'à le regarder ».

□ L'amour s'oppose à la séduction comme l'authenticité à l'artifice, il est ce que l'on éprouve et non ce que l'on veut faire éprouver : « ...la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable ».

□ L'amour est donc un sentiment amoureux intérieur, alors que la galanterie n'est qu'une apparence.

□ Il en va de même chez le jeune homme : « Les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait ».

□ Cette phrase souligne bien le contraste entre l'intériorité et l'extériorité des deux comportements.

II/ Les effets de l'amour

1/ La méconnaissance

□ L'amour naissant suscite une confusion intérieure. Devant une rencontre inattendue,

l'héroïne ne maîtrise plus ses sentiments, elle ne sait plus quelle est exactement la nature de ce qu'elle éprouve : « sans me douter du plaisir que j'y trouvais », ou encore : « Tout ce que je sais, c'est que ... ».

□ A plusieurs reprises reviennent des expressions de doute ou d'ignorance.

□ Cette méconnaissance s'accompagne d'hésitations et de contradictions : l'héroïne éprouve simultanément des impulsions contraires comme le montre l'analyse du cinquième paragraphe.

□ L'amour bouleverse les repères de la jeune fille et la plonge dans une forme de désarroi.

□ Celui-ci peut s'expliquer aussi par l'opposition entre des intentions conscientes (garder un comportement décent et conforme aux règles de la bienséance) et des désirs inconscients (voir/être vu).

2/ L'insatisfaction

□ La rencontre, dans laquelle, compte tenu des circonstances, seuls des regards sont échangés. C'est pourquoi le champ lexical de la vue est omniprésent : « regard " (deux occurrences), " regarder " " distinguai " " mes yeux ", "m'examinait " " je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu".

□ La rencontre, purement visuelle, est décevante pour le plaisir amoureux.

□ Les convenances empêchent toute communication directe, et laissent à la jeune fille une impression de vide insatisfaisant : « ...un cœur à qui il manquait quelque chose ». On peut remarquer l'imprécision voulue de l'expression.

□ Cette insatisfaction se traduit également par des attitudes plus ou moins inconscientes : « ...j'en sortis lentement, je retardais mes pas » ou « je regrettais la place ». Les trois expressions soulignent l'attente insatisfaite de l'héroïne, et la forme de plus en plus claire qu'elle prend, indiquant des degrés dans la prise de conscience.

Le Jeu de l'amour et du hasard

Marivaux

Personnages :

Monsieur Orgon: père de Silvia

Mario: fils d'Orgon et frère de Silvia

Silvia: fille d'Orgon, sœur de Mario et amante de
Dorante

Dorante: amant de Silvia

Lisette: servante de Silvia

Arlequin: valet de Dorante

- Résumé:

Acte I:

Silvia, fille de Monsieur Orgon, craint d'épouser, sans le connaître Dorante, le jeune homme que son père lui destine. Elle décide de se travestir et d'échanger son habit avec sa femme de chambre, Lisette. Elle espère ainsi pouvoir mieux observer son prétendant. Mais Dorante a eu la même idée et se présente chez Monsieur Orgon déguisé en un serviteur nommé Bourguignon, alors que son valet, Arlequin, se fait passer pour Dorante. Monsieur Orgon et son fils, Mario, sont seuls informés du travestissement des jeunes gens et décident de laisser ses chances au « jeu de l'amour et du hasard ».

Acte II:

Dès la fin du premier acte et au cours de l'acte II, les rencontres entre maîtres et valets déguisés sont autant de surprises de l'amour et de quiproquos. En effet, Silvia et Dorante s'étonnent d'être sensibles aux charmes d'une personne d'un rang social inférieur. Lisette et Arlequin, de leur côté, s'émerveillent et profitent de leur pouvoir de séduction sur celui ou celle qu'ils prennent pour un maître ou une maîtresse. Lorsque Silvia apprend enfin de Dorante sa véritable identité, elle éprouve un vif soulagement. Toutefois, sans se dévoiler, elle décide de poursuivre le jeu à sa guise.

Acte III :

Silvia veut en effet obtenir de Dorante qu'il lui donne une très haute preuve de son amour : elle aimerait l'amener à lui offrir le mariage alors qu'il la croit encore une femme de chambre. Aidée de son frère Mario qui pique la jalousie de Dorante, Silvia triomphe finalement de celui-ci et c'est seulement dans la dernière scène qu'elle lui révèle qui elle est. Arlequin et Lisette, eux aussi démasqués au dénouement se jurent, malgré leur déception, un amour éternel.

-COMMENTAIRE

I - LE JEU DES MASQUES

L'échange des costumes, qui va de pair avec celui des conditions, transforme, dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, les duos maître/valet et maîtresse/servante en un quatuor endiablé. Chacun croit s'adresser à une personne d'une classe différente de la sienne, et seuls les spectateurs savent à quel point ces couples sont bien assortis. Des quatre personnages, ce sont les valets qui se donnent le plus de mal pour être à la hauteur de leur métamorphose sociale.

II - LA VÉRITÉ DU COEUR DANS *LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD*

a- Une profondeur inattendue

Le double stratagème inventé par Silvia et Dorante à l'insu l'un de l'autre les déstabilise assez pour leur permettre de dépasser les étroits préjugés de leur classe. Ils découvrent qu'ils peuvent aimer ailleurs que dans le milieu dont ils sont issus. Du moins, ils le croient, et cela suffit à transformer le « jeu » en une leçon morale. « La fortune a tort avec toi », déclare Silvia à « Bourguignon (I, 6). A peine a-t-elle vu le maître qu'elle s'interroge sur les caprices du sort « Que le sort est bizarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place. » (I, 7).

Cette question, essentielle et audacieuse, donne à cette comédie une profondeur inattendue. Le hasard, que son titre annonce, ne tient pas seulement à la coïncidence des déguisements, ou aux affinités qui unissent les cœurs. Il est aussi le hasard suprême de la « naissance », dont soudain l'arbitraire éclate aux yeux des jeunes gens « de bonne famille ». L'amour rend Silvia et Dorante lucides, sur eux-mêmes et sur les injustices qui les entourent.

b- Au delà des artifices des conditions sociales

En s'affranchissant des préjugés de leur classe, Dorante et Silvia apprennent que « le mérite vaut bien la naissance » (III, 8). Vérité révolutionnaire s'il en est, mais que l'intrigue maintient dans les

bornes du « supportable » en recomposant au dénouement l'ordre social un instant menacé. Si les maîtres comprennent que la « fortune » est injuste, ils n'imaginent pas qu'elle pourrait changer. Les valets eux-mêmes en prennent leur parti. « Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort », dit Lisette à Arlequin, qui la croit plus « grande dame » qu'elle n'est, mais qui répond cependant « Hélas, quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, [..] vous auriez toujours été ma princesse » (II, 5). Parallèlement à leurs patrons, les serviteurs découvrent qu'au-delà de l'artifice des conditions sociales, la seule vérité digne d'être écoutée est celle du cœur. Pour tous, le travestissement aura été une épreuve, qui aura appris aux maîtres à dépasser leurs préjugés et aux

serviteurs à ne pas se laisser prendre au piège de leurs illusions.

III- Thèmes du *Jeu de l'amour et du hasard*

A- L'amour :

- Le coup de foudre ouvre la porte au bonheur car il n'est pas perçu comme une fatalité. Il donne naissance à la tendresse et aux sentiments sincères.

B- le mariage:

- Le mariage est arrangé depuis le moyen âge pour empêcher les mésalliances.
- Au XVIIe l'amour est soumis à l'autorité paternelle - c'est le thème du mariage forcé de Molière.

- Le mariage d'inclination naît avec Marivaux, mais tout au long du XVIIIe et XIXe le mariage d'intérêt prévaut.
- Ce n'est qu'au XXe que le mariage d'amour triomphe.

C- La condition sociale:

- Différences de classe des personnages du *Jeu de l'amour et du hasard*:
- Les maîtres sont des nobles ou des bourgeois très riches:
(Monsieur Orgon, Mario, Dorante et Silvia)
- les valets viennent du peuple:
(Arlequin et Lisette)

- Le défaut des maîtres est d'être vaniteux.
Celui des valets et d'être ambitieux
- Les gens de qualité se reconnaissent par leur naissance et leur éducation
- Le langage révèle la condition sociale
- "L'honnêteté" est le privilège des nobles comme "les honnêtes hommes" de Molière.
- La raison est remplacée par l'intelligence

La Jeune Captive

André Chénier

Ce poème est l'œuvre d'**André Chénier**, poète du XVIIIème siècle (*30 octobre 1762 – 25 juillet 1794*), né à Constantinople, d'une mère grecque et d'un père français.

Il s'intéresse très tôt à la poésie classique, en commençant par traduire des poèmes grecs. Ses œuvres seront publiées à titre posthume, en 1819, et marque le retour à l'*hellénisme*.

Après avoir travaillé de 1787 à 1790 comme secrétaire à l'Ambassade de France à Londres, il participe au mouvement révolutionnaire tout en restant un fervent défenseur de la royauté et **Louis XVI**. Il collabore au Journal de Paris, y

condamnant les excès de la Révolution dans de violents articles contre **Jacques Pierre Brissot**, **Jean-Paul Marat**...

Le poète est arrêté et emprisonné à Saint-Lazare, le 7 mars 1794. Là, il est condamné à mort par le Tribunal révolutionnaire et guillotiné le 25 juillet (7 Thermidor), deux jours avant l'arrestation de **Robespierre**, acte qui lui aurait peut-être sauvé la vie. Le motif de sa mort est d'être un « ennemi du peuple ».

André Chénier compose *La Jeune Captive* la nuit précédant sa mort... Il semble qu'il l'ait écrite en l'honneur d'**Aimée de Coigny**, jeune femme dont il était épris et qui fut, elle aussi, emprisonnée

et ne dut la vie sauve qu'à la mort de
Robespierre.

«L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort :
 Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance.
 Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élançe.

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors
 Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encore pleine.
 Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encore que les feux du matin ;
 Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asiles verts,
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
 Je ne veux point mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive ;
 Et secouant le faix de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliai les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux
 Chercher quelle fut cette belle.
 La grâce décorait son front et ses discours,
 Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.

Ce poème est impressionnant car bien qu'écrit la nuit précédant la mort de **Chénier**, il n'est en rien désespéré. Au contraire, c'est une ode à la vie, à la joie, à l'amour...

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été
 Boit les doux présents de l'Aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Quel touchant défi jeté à l'adversité ! Mieux vaut souffrir que mourir — voilà l'éternelle devise de l'homme, et surtout de l'homme jeune, enthousiaste de cette vie si féconde en malheurs :

Je ne veux pas mourir encore !

C'est bien là le cri d'une âme novice qui ignore encore les ténèbres de l'existence, du jeune

oiseau qui, posé sur la branche salue son premier début dans la vie ! Elle n'a pas encore bu à cette coupe empoisonnée ; elle n'a pas encore goûté l'amertume de ses plaisirs ; elle les connaît déjà, ces angoisses sans cesse renaissantes ; mais, nouvelle Ève, elle veut approfondir entièrement ce mystère douloureux :

Je ne veux pas mourir encore !

Si elle est sensible à la souffrance, elle ne l'est pas moins à la joie ; elle ne veut pas renoncer aux roses malgré les épines qui les entourent :

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère...

Ces seuls mots résument les armes les plus puissantes de la jeunesse et de la beauté, leur

dernier refuge, les seuls qui leur soient assurés :
les pleurs et l'espérance.

Puis la jeune fille reprend sa confiance
ordinaire ; elle rapproche les fruits de la vie « du
miel » dont la saveur laisse après lui des
« dégoûts », des mers, dont les plus paisibles ont
aussi leurs « tempêtes ». Elle entonne ensuite un
cantique de victoire, défi superbe au malheur :

L'Illusion féconde habite dans mon sein ;
D'une prison, sur moi, les murs pèsent en vain ;
J'ai les ailes de l'Espérance.

Après s'être dépeinte le ravissement qu'elle
éprouvera en recouvrant la liberté en se comparant
à Philomèle :

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Elle se considère ; elle ne trouve en elle que la jeunesse dans sa fleur — la vie dans sa plénitude — elle s'indigne à la pensée de la mort :

Est-ce à moi de mourir ! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.

Elle se représente naïvement le rayon de joie qui illumine tous les visages à sa vue :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

A. Chénier n'est pas le seul qui ait rendu avec bonheur les accents de l'Innocence ; V. Hugo a reproduit cette idée avec autant de charme, sous un aspect plus gracieux peut-être, mais moins touchant :

Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être
 Se dérident soudain à voir l'enfant paraître
 Innocent et joyeux ...

Quelle douce mélancolie, quel charme
 indicible dans cette série d'images pittoresques où
 la jeune fille décrit la brièveté des instants qu'elle
 a passés en ce monde :

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie, à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encore pleine.

Voyant s'élargir devant elle les horizons de la
 vie, elle exprime d'une manière tout à fait
 poétique l'impétuosité de ses aspirations :

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
 Et comme le Soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année !
 Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encore que les feux du matin,
 Je veux achever ma journée.

Et quand la réalité se présente de nouveau à ses yeux, elle la repousse de toutes les forces de son âme ; elle éloigne cette idée funeste qui, malgré elle, revient l'obséder jusqu'à la fin :

Ô mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi
 Le pâle désespoir dévore ;
 Pour moi Palès encore a des asiles verts ;
 Les vallons des échos, les Muses des concerts...

Enfin, pour la dernière fois, avant d'imposer silence à son cœur gonflé, elle résume dans ce seul vers l'unique objet de ses vœux, de ses prières, de ses larmes :

Je ne veux pas mourir encore !

C'est ici que se terminent les plaintes de la jeune captive ; mais André Chénier, avant de dire à la poésie un adieu, qu'il croyait peut-être le

dernier, demande quelques larmes pour sa sombre destinée :

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune Captive ;
 Et secouant le faix de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliais les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Il paie, enfin, un gracieux tribut aux attraits de sa compagne de captivité :

Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.

Le poète conserve donc, lui aussi, un dernier espoir éveillé sans doute par la confiance de la jeune fille ; pour cette dernière ils se sont réalisés, ces désirs d'une âme avide de bonheur... mais hélas ! Chénier a vu ses jours tranchés par la hache des « bourreaux barbouilleurs de lois ».

Du Contrat social (1762)
de J.-J. ROUSSEAU (1712-1778)

**Livre I, extraits et commentaires sur les
chapitres 1 à 8**

- Introduction :

Dans son "*Contrat social*", Rousseau tente de trouver une solution pour corriger ou du moins atténuer toutes les inégalités existant dans la société. Dans cet ouvrage majeur en matière de politique, l'auteur propose un pacte entre les citoyens dans le but de remédier aux inégalités persistantes de la société. Il pense que seul un pacte social, ou contrat, peut permettre aux

membres de la société de vivre idéalement en commun.

Au début du texte, Rousseau ne se présente pas comme un homme politique : il se présente comme étant né dans un « État libre » et c'est en tant que citoyen qu'il parle de politique.

Chapitre 1 : « *L'homme est né libre, et partout il est dans les fers.* »

- Rousseau évoque la domination sociale : les hommes sont dominés par d'autres hommes. L'homme est né libre, mais il est esclave de ses impulsions, de ses passions, etc.

- « *Comment ce changement s'est-il fait ?* » : depuis longtemps, l'homme a connu diverses formes de domination. Selon Rousseau, l'homme est forcé de vivre en société : « *l'ordre social est un droit sacré, qui sert de base à tous les autres.* ».

Chapitre 2 : « *Des premières sociétés* »

- « *La famille est [...] le premier modèle des sociétés politiques [...].* ». On ne peut pas fonder l'ordre politique sur l'esclavage : « *Les esclaves perdent tout dans leurs fers, jusqu'au désir de s'en sortir [...].* ».

Chapitre 3 : « *Du droit du plus fort* »

- Peut-il y avoir un droit du plus fort ? Celui qui renverse le plus fort détruit le droit ; la force ne peut pas fonder le droit.
- Quelles sont les puissances légitimes ? Les citoyens.

Chapitre 4 : « *De l'esclavage* »

- L'esclavage est un rapport de force.
- Le droit de la guerre n'est pas naturel : les hommes ne se font pas naturellement la guerre : « *C'est le rapport des choses et non des hommes qui constitue la guerre [...].* ».

- La guerre n'apparaît que lorsque des États sont formés : « *La guerre n'est donc point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État [...].* ». Selon Rousseau, les guerres ne détruisent pas les biens privés : « *Même en pleine guerre un prince juste [...] respecte la personne et les biens des particuliers [...].* ».

Chapitre 5 : « *Qu'il faut toujours remonter à une première convention* »

- Un tyran n'a pas de peuple, n'a pas de citoyens qui participent à la vie publique. : « *Que des hommes épars soient successivement asservis à un seul, [...] je ne*

vois là qu'un maître et des esclaves, je n'y vois point un peuple et son chef [...]. »

Chapitre 6 : « Du pacte social »

- Rousseau fait l'hypothèse suivante : les hommes sont dans une situation de conflit et, pour survivre, sont forcés de s'associer.
- Pour vivre en société, il faut trouver une forme d'association où chacun est protégé par la société mais il faut également que l'individu se sente aussi libre qu'avant son entrée dans la société.
- Le contrat social "Libre engagement" par lequel l'homme renonce à sa liberté absolue pour se soumettre aux règles instituées par la

communauté. L'homme y trouve en échange une force commune qui défendra ses droits. est un double contrat :

- chacun s'engage à faire partie de la société (aliénation volontaire ; engagement envers soi-même) ;
 - chacun s'engage envers le tout formé par l'ensemble des associés (volonté générale) et chacun se place sous l'autorité de cette même volonté générale.
- Le Peuple est l'unité des individus associés par le pacte social. La volonté générale est la volonté du peuple.
 - Ce que le pacte social fonde, c'est la République ou l'État : « [...] *cet acte*

d'association [prend maintenant le nom] de République ou de corps politique, lequel est appelé par ses membres État quand il est passif, Souverain quand il est actif, Puissance en le comparant à ses semblables. » C'est le peuple qui est souverain ; le sujet (citoyen passif) se soumet aux lois qu'il a lui-même voulues.

Chapitre 7 : « Du souverain »

- Le souverain est la source première du pouvoir. Un peuple ne peut s'aliéner lui-même. Il est à l'origine des lois et il peut les changer. En résumé, les citoyens sont l'État.

- L'individu est à la fois l'homme et le citoyen : il a des intérêts privés et des intérêts publics (société).

Chapitre 8 : « *De l'état civil* »

- « Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède. »
- Ce sont les autres qui nous rendent propriétaires.

***Le paysan Parvenu* de Marivaux** **(Première partie)**

Le paysan Parvenu traite des aventures d'un paysan monté à Paris et qui par ses succès amoureux obtient une promotion sociale. Ce roman surprend le lecteur car l'auteur mêle à la trame d'un récit classique une méditation sur l'amour, la sincérité et la reconnaissance sociale du mérite personnel.

Dans cette première partie du roman, il n'y a ni lieu ni temps ni personnages car c'est en quelque sorte une réflexion basée sur le titre même de l'œuvre.

I. INEGALITE SOCIALE.

a- Le racisme social :

Le fait qu'il y ait des classes inférieures ne laisse pas le narrateur indifférent.

L'allure générale du texte nous prouve que dans le monde les gens ont peur de dévoiler leurs classes sociales car certaines sont considérées comme inférieures et doivent être soumises aux nobles 1.5/6 « je les entends mépriser ... ». Il y a mépris car sentiment de supériorité.

« Ils méprisent parce qu'ils... » il y a illogisme qui dénonce un mépris injustifiable.

b- La critique des nobles :

L'attaque est directe et explicite. L.4/6 : les privilèges sont innés et donc ne se méritent pas, ne

se gagnent pas par les qualités ; expérience personnelle: « j'ai pourtant vu... ».

On peut sentir de ce texte tout le dédain de Marivaux face à ceux qui «ne connaissait point d'autres mérites dans le monde que celui d'être né noble... ». Il y a euphémisme : les mérites et privilèges sont donnés à des nobles ne le méritent pas ! Il y a exagération des défauts des nobles (hyperboles).

II. VOLONTE DE NE PAS CACHER SES ORIGINES.

Par le choix du titre, il y a déjà un aveu et dès le départ il assume son rang. La sincérité apparaît

dès la seconde ligne (champ lexical de la franchise).

Il utilise le champ lexical de la dissimulation pour le mensonge (1.10/11) afin de montrer qu'il réproouve cette attitude. Jacob, au contraire de candide a fait le bilan de son chemin et a donc un certain détachement qui lui permet de donner de bons conseils.

Quand l'homme n'accepte pas ce qu'il est, le champ lexical de la faiblesse apparaît.

Il y a donc une leçon d'humilité et il faut savoir désamorcer l'engrenage du mensonge. Les 3 dernières phrases montrent que la véritable noblesse est de ne pas se cacher la vérité à soi même.

III. UNE ANALYSE LUCIDE ET CONTESTATAIRE.

De nombreux auteurs du siècle des lumières faisaient passer leurs idées de manière implicite : ironie, utopie, regard extérieur et neutre (Candide, Rica...).

Le paysan parvenu possède une tonalité nouvelle pour l'époque. En effet Marivaux dénonce de manière beaucoup plus explicite. Son discours est direct et est basé sur des arguments simples. De plus, il s'implique dans le sujet en utilisant « Je » à maintes reprises.

Sa dernière barrière contre la censure est l'emploi de Jacob qui parle à sa place.

Ce texte porte deux valeurs morales très importantes : la tolérance et l'humilité. Il faut s'accepter soi-même au même niveau que les autres et ne pas mépriser les différences. Ce passage reflète ainsi un des malaises de la société du 18e, une intolérance de classe qui ne fera qu'empirer jusqu'à la révolution. Marivaux rêve d'un « monde vrai » comme il le dit dans "*Le cabinet du philosophe*" ; en effet il rêve d'un univers où les êtres communiquent sans erreur, ni tromperie.

"De l'Esclavage des Nègres" **de Montesquieu**

"De l'esclavage des nègres" est un extrait de *De l'Esprit des Lois*, traité de sociologie politique que Montesquieu publie en 1748, et dans lequel il tente d'analyser comment le climat, les mœurs, l'économie, les lois ... ont influé sur les différents régimes politiques qui se sont succédés dans l'Histoire.

Dans cet extrait du livre 15, l'auteur se feint d'être l'avocat de l'esclavage des noirs.

Il propose ainsi en neuf paragraphes bien séparés, neuf arguments.

"De l'esclavage des Nègres"

"Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les

noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une manière plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

Des petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions

inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié."

-Commentaire

Une lecture attentive du texte nous montre que Montesquieu veut, en fait, prendre à contre-pied la thèse esclavagiste

I- UN REQUISITOIRE EN FORME DE PLAIDOYER

1. Etude de la structure du texte

Premier paragraphe : L'auteur donne le signal que ce texte est à lire comme une pure hypothèse et

que le plaidoyer annoncé est en fait un réquisitoire.

Paragraphe suivants : Dans la logique de ce qui est annoncé, il développe en neuf parties, les arguments du pseudo-plaidoyer :

- 2 arguments historiques et économiques situant le problème au niveau du travail -> 2 premiers paragraphes
- 2 arguments d'ordre racial (1.7-10) -> 2 paragraphes suivants
- 2 arguments fondés sur un raisonnement par analogie liés à la sagesse des nations (1.11-17) -> 2 paragraphes suivants
- 1 argument sociologique (1.18-20) -> paragraphe suivant

- 2 arguments religieux et politiques faisant culminer la thèse des esclavagistes et l'indignation de Montesquieu -> 2 derniers paragraphes

2. Chaque argument des esclavagistes se détruit lui-même

On voit donc que la stratégie utilisée consiste à démonter de l'intérieur chaque argument des esclavagistes en montrant son ineptie.

II- LA MAITRISE DU PAMPHLET

(Pamphlet = court extrait satirique qui attaque avec violence les institutions)

1. L'usage de l'antiphrase

Ex : 1.3 : "Ils ont dû " : en fait, aucune nécessité n'apparaît dans la réalité : en aucun cas

l'anéantissement d'une autre ethnie ne peut justifier l'asservissement d'une race.

2. La juxtaposition de petits paragraphes incisifs

Avantage : On peut passer sans transition d'un domaine à l'autre et donc accumuler en un minimum de temps différents arguments décisifs.

Ex : entre l'argument 6 et 7 : d'un raisonnement par analogie basé sur une perception gratuite des Egyptiens, on passe à une réflexion qui paraît venir d'une conversation entre mondains (1.18-21), ce qui permet à Montesquieu d'égratigner au passage la passion des nations civilisées pour l'or et de rappeler que, dans la traite des nègres, le troc

se fait contre de la verroterie, et donc constitue un vol.

3. Des traits de bouffonnerie ou de burlesque

Ils apparaissent dans la présentation comme d'irréfutables arguments qui ne résistent pas à l'analyse.

Ex : Le rapport entre la couleur de la peau et l'essence de l'âme (l.11)

Ex : Les affirmations péremptoires par rapport au symbolisme des couleurs (ironie dans l'emploi de la tournure emphatique " d'une si grande conséquence ") (l.16-17)

4. L'utilisation habile de deux raisonnements par l'absurde

(2 derniers arguments)

1.21-23, Montesquieu prête aux esclavagistes le raisonnement suivant :

-> Les chrétiens doivent traiter tous les hommes en frère

-> Or nous ne traitons pas les noirs comme nos frères

-> Donc les noirs ne sont pas des hommes
Ce qui conduit le lecteur à une conclusion diamétralement opposée :

-> Donc nous ne sommes pas de vrais chrétiens

1.24-25, même principe

-> Les princes d'Europe font beaucoup de conventions inutiles

-> Or ils n'en font pas en faveur des esclaves

-> Donc c'est qu'il n'y a pas lieu d'en faire
(Lecteur : Donc les princes d'Europe sont sans cœur)

-CONCLUSION

Montesquieu dénonce avant tout dans ce texte **l'esclavage** : mais il ne l'a pas construit comme un plaidoyer didactique en faveur de la liberté ou de l'égalité. Sa **virulence** a surtout pour **cible les esclavagistes**, dont il feint de faire le porte-parole

pour mieux détruire leurs arguments de l'intérieur, en les présentant comme absurdes, corrompus ou ridicules. Il critique à la fois **leur mauvaise foi**, leur **illogisme** et leur **cynique**, mais aussi le **détournement de la religion** auquel ils se livrent.

"**De l'Esclavage des nègres**" est brillant dans sa forme, il est aussi généreux et clairvoyant dans son ironie. Mais il faudra cependant attendre 1848 pour que l'esclavage soit définitivement aboli en France !

Voltaire

Le Nègre du Surinam

(En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. « Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? - J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. - Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi? - Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la

meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : "Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux, tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère." Hélas! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne.

Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam,

blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germains. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

- Ô Pangloss ! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. - Qu'est-ce qu'optimisme ? disait Cacambo.- Hélas ! dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal » ; et il versait des larmes en regardant son nègre; et en pleurant, il entra dans Surinam.)

[extrait du chapitre 19 de *Candide* de Voltaire (1759)]

Explication du texte

I- Introduction :

C'est une approche romanesque d'un thème (celui de la critique de l'esclavage des nègres) traité par d'autres philosophes de manière théorique. Voltaire lui-même a traité ce thème dans le *Dictionnaire Philosophique* où il stigmatise à la fois l'esclavage et ses cruautés puis le Chistianisme qui les avait tolérées. Il dénonce la contradiction qui existe entre le devoir de charité des chrétiens et les pratiques coloniales.

Dans cet extrait du chapitre 19 de *Candide* de Voltaire (1759), Candide, le héros de ce conte

philosophique, continue ses aventures. En arrivant sur Surinam (Guyane hollandaise), il fait la rencontre d'un esclave noir, il découvre l'abomination qu'est l'esclavage. Il est confronté à un nouveau malheur. Voilà un nouvel exemple du malheur sur la Terre et un moyen pour lui de mettre en cause la philosophie optimiste de Pangloss, son précepteur, qui enseigne que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles.

II- Vocabulaire :

"Meule" : pour écraser les cannes à sucre et extraire le jus.

"Ecu patagon" : monnaie du roi d'Espagne.

"Fétiches" : deux sens différents

1- dieux des africains

2- prêtres religieux

"Fortune" : Double sens :

- « *tu fais la fortune de ta mère et de ton père* » :

l'argent

- « *si j'ai fait leur fortune mais ils n'ont pas fait la mienne* » :

le bonheur

"Généalogiste" : « *je ne suis pas généalogiste* » :

arbre généalogique, remonter le plus loin possible dans les ancêtres.

III : Une scène pathétique :

Voltaire veut toucher les sentiments du lecteur, son cœur, ses émotions.

1- La description du nègre :

- « *En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre* »

Cette rencontre avec le nègre se fait de façon progressive. Il y a une sorte de gradation dans l'horreur plus il approche plus il voit. Étendu : il y a quelque chose de pas normal, cela attire l'attention. Il s'approche encore un peu, il voit qu'il est torse nu, et que cet homme est en caleçon. Au début, on croit qu'il est pauvre et on se rend compte qu'il est misérable. Et, en s'approchant encore plus, on voit la stupéfaction de Candide face à cette scène.

- « *Mon ami* » : pose Candide et le nègre sur un pied d'égalité.

2- Le discours du nègre :

Le nègre est déjà dans un état pitoyable et quand il va raconter son histoire, l'émotion va être à son comble.

Un homme n'a pas à avoir de maître « *j'attends mon maître* » : signe de l'esclavage, s'il dit qu'il a un maître, c'est qu'il est esclave, un homme libre ne dit pas qu'il a un maître.

M.Vanderdendur : quelqu'un de méchant, le coeur dur. « *Négociant* » : commerce, il s'agit du commerce d'esclave.

A partir de là le nègre va répondre à Candide et va faire allusion au code noir (Code noir de 1685 à l'époque de Louis XIV). Ce code noir qui est en vigueur dans les colonies entre les esclaves et leur maître : on nous coupe le doigt, la main et la

jambe quand on essaye de s'enfuir. C'est la règle, la loi, c'est légitime.

En mettant les cannes à sucre si on n'est pas adroit la meule risque de leur écraser la main. Le nègre va raconter son histoire.

Commerce triangulaire :

1- Europe : départ avec des armes, des bijoux pour acheter les esclaves : ici c'est les parents ou les chefs de village qui vendent leurs enfants.

2- Afrique : on achète les esclaves : on échange la marchandise, et on fait traverser les esclaves où beaucoup meurent.

3- Afrique du Sud, Afrique Centrale : on décharge et le bateau repart avec du sucre et du coton vers l'Europe.

- « *disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs.* » :

Hyperbole de façon naïve. Ils disent qu'ils sont tous égaux pendant la messe et après le noir redevient esclave et le blanc redevient le maître.

Enfin le pathétique, quand le discours du nègre est terminé, apparaît chez Candide, on le trouve dans le même état de compassion, d'indignation qu'au départ.

Ponctuation du vocabulaire très forte: « *O Pangloss !* », « *Hélas !* », « *abomination* »

Et la nouvelle définition de l'optimisme est « *la rage* », ce qui modifie le sens de la définition.

Les larmes « *et il versait des larmes et en pleurant il rentre dans Suriname.* »

IV: La critique :

1- Critique de l'esclavage

L'esclave a perdu sa liberté. Il a également perdu son identité, il n'a pas de nom, on ne donne pas son prénom. Perte de sa langue natale, il ne la parle pas, il a été déporté et doit maintenant parler le hollandais.

On va voir par ailleurs, qu'il est mutilé, perte de son intégrité physique, une main et une jambe en moins. On voit également que c'est un homme épuisé physiquement mais moralement aussi, il n'a pas la force de se révolter. C'est un homme qui a tout perdu y compris sa dignité, liberté physique. Il a également perdu sa religion puisqu'il est déporté d'Afrique avec ses fétiches et ensuite, on le voit le dimanche converti à une autre religion qu'on lui a

imposée : « *les fétiches hollandais qui m'on convertit* ». Il n'a plus rien.

Voltaire veut montrer à travers cela, que tous les lecteurs du 18^e siècle sont coupables, que tous les Européens qui utilisent du sucre sont responsables de ce qui se passe dans les colonies :

«c'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.»

2- Critique de la religion :

Voltaire dénonce ici une religion incohérente avec ses principes fondamentaux. Où est la charité chrétienne? Où est la justice? Voltaire dénonce l'Eglise, elle n'aurait jamais dut accepter l'esclavage des noirs.

3- Critique de la philosophie optimiste :

La découverte de l'esclavage force Candide à revoir la théorie de son maître Pangloss de façon violent. Il est impossible de soutenir que tout est bien dans le meilleur des mondes, quand on voit le niveau de vie des esclaves. Candide corrige la définition de l'optimisme : c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on a mal. Cela veut dire que celui qui est optimiste ne voit pas la réalité en face, il vit dans l'illusion, refuse de voir le mal qu'il y a sur la Terre.

V- Conclusion :

Dans cet extrait, Voltaire utilise l'ironie, associée à un point de vue complètement objectif, pour dénoncer l'infâme, et pour sensibiliser ses lecteurs.

Candide, lui, sort de sa naïveté, et, contrairement à Leibnitz, commence à renoncer à l'optimisme, après avoir vu plusieurs désastres d'une part naturels et humains, d'autre part.

On voit donc à travers cet extrait que Voltaire est bien un philosophe du XVIII^e siècle. Il critique tout, en particulier la religion et l'esclavage. Ce n'est pas le seul de son siècle ; en effet, Montesquieu et Diderot, par exemple, s'y sont attaqués dans *L'Esclavage des Nègres*, et *Le supplément au Voyage de Bougainville*, respectivement.

L'action des philosophes aboutira à l'abolition de l'esclavage par la Convention en 1794. La décolonisation en France, elle, en revanche, devra attendre le XX^e siècle.

Références

- J. Herman, N. Kremer, B. Vanacker, *Les Lumières en toutes lettres. Cours de littérature française du XVIII^e siècle* ed. ACCO, Louvain, Belgique 2009.
- Pierre Larthomas, *Le Théâtre en France au XVIII^e siècle*, Paris : Presses universitaires de France, Que sais-je ? 1989.
- <http://vespace.univ-nantes.fr/> [archive]
- Françoise Rubellin et Paul François, « Le théâtre du XVIII^e siècle, plus vivant que jamais » [archive], sur *The Conversation*, 10 octobre 2018.
- Henri Coulet, *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Armand Colin, 1967, t. I, p. 286
- Google Books: *Libertinage et folie dans le roman du 18^e siècle*, De Michèle Bokobza Kahan [archive].
- Robert Sabatier, *Histoire de la poésie française: La poésie du XVIII^e siècle* éd. Albin Michel, 1975.
- Ormesson J., *Une autre histoire de la littérature française*, 2001

- *Histoire de la littérature française – Itinéraires* (éditions Hatier, 1991).
- *Histoire de la littérature française*, Pichois C., Flammarion, 1997.